

Impressions de Paris : (juin à septembre 1914)

Autor(en): **Meyer, J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **2 (1914)**

Heft 24

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Comment? Mais ne comprenez-vous pas qu'ainsi je puis donner beaucoup plus au Comité de Bienfaisance!...

Et elle ne put comprendre qu'elle économisait sur le gain-pain de deux femmes pour faire l'aumône, qu'elle contribuait à enlever à deux êtres humains le droit imprescriptible de gagner leur vie pour encourager un mode encore nécessaire, hélas! mais inférieur de solidarité. Cela vaut la naïveté de la jeune fille qui disait pour excuser l'achat de cinquante kilos de riz du coup, lors de la panique de l'épicerie :

— Quand ce ne serait que pour en donner à ceux qui n'en ont pas!...

Mais, pauvre petite, chacun des grains de riz de vos cinquante kilos se noierait dans un océan de détresse, détresse que vous auriez contribué à créer, en faisant hausser les prix et en raréfiant les denrées. Nouvelle Danaïde, vous essaieriez vainement ainsi d'apporter un peu d'eau à un tonneau dont vous auriez vous-même largement évidé le fond.

Or, nous aimons à penser que la femme nouvelle n'est pas une Danaïde.

E. Gd.

Impressions de Paris

(Juin à Septembre 1914)

Je voudrais dire l'impression qui me reste de ces semaines de vie ardente et magnifique. Je cherche un mot qui à lui seul résume tout, et celui qui me vient n'est ni agitation, ni angoisse; non, c'est celui de beauté. — Oh! certes, nous avons connu l'angoisse, le trouble, la souffrance et le deuil — mais ces choses ont leur grandeur et quand la cause en est noble, quand un peuple entier est atteint, elles s'élèvent à la beauté sculpturale d'une figure funéraire effeuillant des fleurs sur un tombeau.

Les pires jours, me semble-t-il, ont été les derniers de juillet; nous étions ballottés entre les protestations de paix, et la rumeur toujours plus précise, toujours plus grondante des menaces lointaines. On croyait entendre le bruit sourd et rythmé des bataillons se massant aux frontières; chaque jour emportait une chance de conciliation; nous nous demandions avec inquiétude : pourquoi rester les bras croisés? pourquoi perdre un temps précieux? que se passe-t-il? que cache-t-on? Et dans l'abattement de l'impuissance personnelle, nous essayions d'espérer, de vivre comme à l'ordinaire.

Le 30 juillet, nous parcourions encore cette Ile de France si claire et si douce, cette région de Senlis qui depuis a tant souffert. Le temps était radieux; on moissonnait partout, et les enfants jouaient au bord des routes avec des coquelicots — mais nous croyions voir dans cette activité une sorte de hâte, comme l'aiguillon de cette pensée : demain ne nous appartient pas. Nous regardions les châteaux, les églises, les bois peuplés d'ombres légères et de souvenirs historiques, et au milieu de ces choses paisibles, l'inquiétude se faisait jour, les hommes demandaient : que dit-on à Paris? et commentaient : on ne peut plus vivre avec ces menaces de guerre qui recommencent tous les trois mois; une fois ou l'autre, il faudra y aller; autant y aller tout de suite, nous sommes prêts.

Et en effet, le signal est venu et Paris a compris. Avant qu'il fût donné, il avait fallu que la France frémissante, contenue, répétât, revécût sous une forme moderne et collective, le mot de Fontenoy : « Messieurs les ennemis, tirez les premiers ». Maintenant l'appel aux armes retentissait, tel qu'il est figuré par Rude sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile, et le pays entier se levait, se por-

tant lui-même au sacrifice dans un élan d'une incomparable beauté.

Beauté dans ces adieux calmes et dignes aux abords des gares; beauté dans le départ des régiments silencieux, graves, résolus; beauté de ce courage ferme et tranquille, sans fanfaronnerie et sans phrases. Les hommes partaient, les femmes disaient sans hausser la voix : nous savons bien qu'il faudra souffrir, nous souffrirons.

Et voilà Paris prenant une physionomie inaccoutumée, pavoisé comme pour une fête, mais sans tapage, sans bals bruyants, sans désordre, portant ses drapeaux comme une affirmation de confiance et d'espoir. Aux couleurs françaises se mêlaient celles des alliés; l'Hôtel-de-Ville n'était paré que de drapeaux belges. Les moindres boutiques portaient l'inscription : maison française, souvent accompagnée d'un commentaire gai et hardi : la maison est transférée au X^e régiment — le patron donne rendez-vous à ses clients à l'armée. Nous avons vu un magasin portant l'indication de quatre générations ayant combattu pour la France : Waterloo, Crimée, 1870, 1914.

Quelle beauté émouvante que celle de ces soirs de Paris : les ponts et les quais sans lumière, mais une foule paisible et recueillie venant admirer le paysage : d'abord la perspective de la ville au soleil couchant, les arches des ponts éclairées par dessous, les bateaux remontant la Seine, Notre-Dame se détachant sur un ciel empourpré, puis pâli, d'un or vert; puis la nuit venue, les projecteurs électriques croisant leurs feux comme un jeu étrange, tantôt poussant un jet aigu, très lointain, tantôt s'épanouissant en nappe large et courte, tantôt s'éteignant brusquement pour se rallumer et balayer l'horizon d'un geste rapide. Et par-dessus tout, la lune sereine et magnifique éclairant de la même lueur la ville si calme, la mêlée des champs de bataille, les blessés étendus sur les routes. Comme nous nous sentions parfois le cœur lourd, marchant en silence, sans oser formuler notre pensée, nous remplissant les yeux d'un spectacle sur lequel planait la menace, et sentant grandir en nous, devenir plus profond et plus tendre, devenir une partie de nous-mêmes, l'amour pour ce Paris que chaque être civilisé aime comme une autre patrie.

Nous rentrions par les rues populaires, en passant devant les gares. Pendant bien des soirs nous avons vu devant la gare de Lyon des Italiens campés sur le trottoir, avant qu'un train pût les emmener. Ils attendaient patiemment, plusieurs jours de suite, leurs pauvres paquets à côté d'eux; j'ai vu une fois deux bébés dormant dans la rue, chacun ayant pour oreiller l'un des souliers paternels. Il faisait si beau, les gens restaient dans les rues, apportant leurs chaises sur le trottoir et parlant de la guerre; les enfants faisaient des rondes tout autour; on ne se serait pas cru en guerre. Seulement au passage, on entendait parler des « puissances ».

Et puis, quelle fraternité subitement réalisée. Ce n'est pas seulement un mot inscrit sur les murs, mais une chose vécue, mise en action spontanément, sans qu'il eût été nécessaire d'en parler, sans proclamation bruyante et factice. Partout la même pensée — partout dans le cœur de ceux qui restent la même angoisse de ceux qui sont partis; partout la même résolution, le même courage, la disparition des souffrances personnelles devant l'idée de la patrie, devant les horreurs tragiques supportées par un pays voisin, devant l'envahissement du territoire. Alors vraiment la fraternité est un fait, alors chacun parle la même langue, car tous ont la même âme et tous se comprennent. Les cœurs s'unissent dans une même souffrance, et chacun ne songe qu'à alléger le fardeau d'autrui. L'entraide se manifeste partout,

avec une abondance, une générosité qui trouvent moyen de répondre à tout; le secours est offert avec délicatesse et discrétion, il est reçu sans honte et sans rancune secrète; ce sont des mains fraternelles qui se rencontrent et se serrent. Et parce que c'est la France et que le courage y est plus gai qu'ailleurs, il y a toujours par-dessus les larmes et le sang, un mot qui fait sourire et quand on a souri, le cœur est moins écrasé.

Quelle beauté morale dans un peuple qui oublie ses querelles et ses plaisirs pour aller avec enthousiasme au travail, au sacrifice, au don complet de tout : vie et biens, bien-être et famille. Comme les familles nombreuses ont donné leurs fils ! il y en a beaucoup plus qu'on ne se plaît à le dire, et nous écoutions avec un peu d'étonnement les mères disant : entre fils et gendres, j'en ai cinq, six, sept, huit sous les drapeaux. On a cité (et j'en ai vu de presque pareils) le cas d'un professeur de langues orientales s'offrant comme interprète, et on pouvait ajouter à son sujet le commentaire suivant : M. X, ne peut, à cause d'une infirmité s'engager lui-même, mais il a six frères à l'armée et le 7^e qui n'a que 19 ans, vient de s'engager; sa femme a six frères sous les drapeaux, et le 7^e qui n'a que 19 ans, vient de s'engager.

Comme l'échelle de toutes les valeurs est renversée; comme on comprend différemment à quoi on peut appliquer le mot de trésor. Tous les mots changent de sens, et quand on prononce ceux de courage ou de confiance, on se dit qu'on ne les avait encore jamais réellement compris.

J. MEYER.

De-ci, De-là...

M. Ed. Dufour, un des amis de notre cause, nous prie d'annoncer — et nous le faisons bien volontiers — le cours de privat-docent qu'il donnera, ce semestre, à l'Université de Genève, sur *Les Grands courants du socialisme français depuis un demi-siècle*. (Proudhon, Blanqui, Jules Guesde, Allemane, Jaurès, le socialisme indépendant, l'anarchisme, le syndicalisme, le socialisme chrétien, etc., etc.)

Nous pensons que les femmes, si elles avaient des connaissances économiques un peu plus développées, risqueraient moins de faire les bêtes d'inconscience que signale notre article de fond ! C'est pourquoi nous recommandons le cours de M. Dufour — et d'autres encore sur des sujets analogues.

* * *

Et à propos d'enseignement, voici que l'Ecole des Sciences de l'Education (Institut J.-J. Rousseau), à Genève, va rouvrir ses portes. Nous nous faisons un plaisir de reproduire intégralement son programme pour le semestre d'hiver 1914-1915.

Psychologie expérimentale. (M. CLAPARÈDE). — Cours pratique au laboratoire de psychologie de l'Université.

Psychologie de l'enfant. (M. CLAPARÈDE).
Problèmes et méthodes. L'évolution mentale.

Questions générales. (M. CLAPARÈDE).
L'hérédité et le milieu. L'eugénique. Les théories freudiennes. Importance de la psychologie animale.
3 conférences.

Technique psychologique. (M^{lle} GIROUD).

La croissance. (D^r PAUL GODIN).
Leçons et exercices pratiques.

Pathologie et clinique des enfants anormaux. (D^r NAVILLE).

Psychologie et pédagogie des enfants anormaux. (M^{lle} DESCEUDRES).
Etude de quelques enfants anormaux. Organisation des classes et asiles. Programmes et horaires. Le rendement de l'enseignement spécial. Education physique. Education des sens et de l'attention.

Histoire de la pédagogie. (M. ALBERT MALSCH).

L'éducation des tout petits. (M^{lle} AUDEMARS).
Le travail manuel à l'école enfantine. Enseignement de la lecture, du calcul et de l'écriture. Leçons des élèves. Poésies et chants. Les histoires pour les petits.

L'éducation artistique de l'enfant.

La protection de l'enfance.

Causeries et visites d'institutions.

Pédagogie expérimentale. (M. DUVILLARD).

Etude théorique de quelques chapitres choisis et applications pratiques.

Conférences. (M. BOVET).

Préparation en commun du plan d'un cours d'histoire de la civilisation. (Discussion de travaux et de plans de leçons).

Questions scolaires. (M. Ed. VITTOZ).

L'organisation du travail scolaire : horaires, classes mobiles, concentration, notes et bulletins, examens. — La leçon : les diverses exceptions de la leçon. Qu'est-ce que préparer une leçon ? Exercices pratiques et discussion.

Bibliographie. (M^{lle} GIROUD et M. BOVET).

Analyses d'articles et de livres récents. Bibliographies systématiques.

Education morale. (M. Ad. FERRIERE).

L'autonomie des écoliers, l'école du travail, la coéducation des sexes, l'organisation des écoles nouvelles.

L'enseignement des mathématiques. (M. H. FEHR).

Les travaux manuels au service de l'enseignement. (MM. Th. MATTHEY et A. NICOLOFF).

Atelier ouvert aux élèves. Confection d'un matériel pour l'enseignement de la langue, de l'arithmétique, de la géographie à l'école primaire.

Le dessin au service de l'enseignement. (M^{me} ARTUS).

Composition ornementale. (M^{me} GIACOMINI-PICCARD).

Questions de physiologie appliquée à l'éducation. (M. le D^r WEBER-BAULER).

Psychologie animale. (M. HACHET-SOUPLET).

La psychologie appliquée à l'éducation. (M^{lle} GIROUD).

Les grands principes de l'art d'enseigner. (M. BOVET).

* * *

Le 31 juillet s'est constitué à Zurich le Conseil d'administration de la *Fondation Anna-Caroline*. Cette fondation, issue des dispositions testamentaires de feu M^{me} Caroline Farner, D^r en médecine, à Zurich, a pour objet de faciliter les études et la préparation professionnelle des femmes suisses dans les Universités et Ecoles supérieures de notre pays par l'octroi de *Bourses d'études*. Les intérêts d'un capital de 200,000 fr. seront affectés à cet objet.

Les subsides devront être attribués en première ligne aux études scientifiques de femmes de nationalité suisse, et cela sans distinction de confession ou de langue. Il pourra en être octroyé exceptionnellement en vue d'études artistiques ou d'enseignement commercial, scientifique, d'art industriel, ou de cours destinés à la préparation de fonctionnaires du sexe féminin.

La fondation est placée sous les auspices de la Société suisse d'utilité publique et de l'Alliance nationale de sociétés féminines suisses et sous la haute surveillance de la Confédération. Elle est entrée en activité dès le 1^{er} août 1914. Les demandes de subsides, pour être valables, doivent être accompagnées d'un certificat concernant l'âge, le domicile, le lieu d'origine, la situation de fortune, les études suivies, ainsi que d'une attestation de bonne vie et mœurs. Ces demandes doivent être adressées au Président du Conseil de la Fondation, M. H. Walder-Appenzeller, pasteur à Zurich.

Les Femmes à l'Œuvre

Notre intention est de publier sous cette rubrique un aperçu — pour autant que les nouvelles nous parviennent — de l'activité actuellement déployée par les femmes dans tous les pays, neutres ou belligérants. Nous pensions en particulier rendre compte dans ce numéro des admirables initiatives prises par les femmes allemandes. Mais l'appel de Miss Schwimmer, Secrétaire de la Presse de l'Alliance internationale pour le Suffrage des Femmes, nous étant parvenu sur ces entrefaites, nous jugeons plus pressant, pour la cause de la paix, d'en faire connaître de larges extraits à nos lecteurs. (Réd.).

Adresse à tous ceux qui, hommes ou femmes, individuellement ou collectivement, ont à cœur d'arrêter le massacre international le plus tôt possible.

Puisque la guerre doit, en tout cas, se terminer par une médiation, ne l'attendons pas passivement, mais réclamons-la. En effet, le pré-